

MARION SCEMAMA

SUMMER 89/ A SLOW BOAT TO CHINA

du 3 juin au 17 juillet 2021

Alors, l'été vint. Ou plutôt : le « Summer ». Ce mot, il faut le laisser affleurer ainsi. L'entendre s'élever comme une brise, gonfler comme une onde, et s'alanguir comme un clapotis. Plus qu'un titre, « Summer 89 » est un appel. A sa suite, les images se lèvent. Elles ont les couleurs claires d'une quiétude intime et paisible, ou bien celles, plus orageuses, des passions arides et brûlantes. En chacun, elles éveillent une résonance immédiate. Mais l'intensité qui sourd de chaque parcelle des photographies et du film, jusqu'à venir en cramer la surface et moirer les pixels, amène également une autre tonalité affective.

Celle-ci est heurtée, éruptive et complexe. Ses rythmes sont asynchrones et ses voies cahoteuses, quand bien même l'horizon, lui, s'ouvrirait dégagé à perte de vue. Car c'est d'une histoire particulière dont il s'agit. De l'amitié fulgurante, de cet « amour au-delà des genres » qui lia, neuf années durant et à jamais, Marion Scemama à David Wojnarowicz. D'un dialogue intellectuel et émotionnel tout autant que d'un rapport extatique et thérapeutique à la création, traversé d'images hantées et incantatoires à la fois.

A la New Galerie, qui présente la première exposition monographique de Marion Scemama à Paris, les murs résonnent d'une prosopopée tramée d'ombre, de lumière et d'effets stroboscopiques, telle qu'elle s'exprime par l'entremise d'un organe mécanique partagé : la « machine désirante » de l'appareil photo ou de la caméra vidéo.

Marion Scemama et David Wojnarowicz se rencontrent en février 1984. La première est alors photographe-reporter pour la presse française. Depuis deux ans, elle est à New York, arpente l'East Village et se prend de passion pour les fresques de l'Hudson Pier 34. Le second, fugitif de la normalité hétéro-patriarcale, rage de vivre chevillée au corps, est l'auteur de ces peintures. De leur rencontre naîtra des œuvres. Alternativement, elles seront signées de l'un, de l'autre ou des deux.

David Wojnarowicz meurt le 22 juillet 1992 du SIDA. Malade, Marion Scemama sait qu'il l'est depuis août 1988. « Summer 89 », le corpus d'œuvres présenté à l'étage supérieur de la galerie, nomme la parenthèse estivale arrachée à la maladie. Les deux, accompagnés du vidéaste François Pain, le compagnon de celle-ci, passent quelques semaines dans les Adirondacks au nord de l'État de New York. Une caméra vidéo 8mm SVHS les accompagne. Tous les jours, ils se filment, expérimentent les effets spéciaux et se montrent les rushes le soir.

Avec « A Slow Boat To China », accroché à l'étage inférieur sous les voûtes, c'est l'ultime voyage. En mai 1991, David Wojnarowicz et Marion Scemama, seuls cette fois-ci, à l'exception de carnets, d'appareils photo et d'une poignée d'animaux en plastique, entreprennent un road-trip dans le désert du Nouveau Mexique. Ils s'embrouillent, se réconcilient et ne se reverront plus.

Au cours de ces années, Marion Scemama le pousse à créer. Elle souhaite dépasser sa propre impuissance en l'aidant à exprimer son désespoir et sa révolte. Il lui parle de beauté, de sauvagerie, d'élan vers un monde incroyable après la mort. Elle lui offre à l'image son intimité partagée et ses désirs hétérosexuels. En retour, il lui adresse d'infimes fictions et l'exhorte à créer un film, ce film qu'il la sait porter en elle.

L'exposition témoigne d'un processus créatif réversible. Par l'encadrement, l'accrochage en constellation vient détacher différents statuts d'images, prélevées au sein d'un même flux bouillonnant : celui d'une inextinguible rage de vivre. Il y a les photographies et les films de voyage, la documentation de la genèse des œuvres, et les œuvres en elles-mêmes, dont certaines sont déjà rentrées dans l'Histoire tandis que d'autres restent encore tapies à sa porte.

Cette œuvre collaborative continue de s'écrire. Elle s'écrit sous nos yeux, et Marion Scemama nous en offre deux moments matriciels. Il en va de fragiles tentatives de retenir l'instant qui s'écoule comme les grains de sable d'une paume ouverte, autant que d'un noyau énergétique aussi incandescent que le soleil du désert à son apogée dardant ses rayons brûlants en tous sens. A ce dialogue, il n'y a pas de fin. Pas d'autre du moins que ce « This Is The End » qui s'élève du film central, passé dans l'autoradio par trois jeunes âmes en partance pour les vacances.

Ingrid Luquet-Gad